

# Première solitude

On voit dans les sombres écoles  
Des petits qui pleurent toujours ;  
Les autres font leurs cabrioles,  
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,  
Leurs pantalons en bon état,  
Leurs chaussures toujours cirées ;  
Ils ont l'air sage et délicat.

Les forts les appellent des filles,  
Et les malins des innocents :  
Ils sont doux, ils donnent leurs billes,  
Ils ne seront pas commerçants.

Les plus poltrons leur font des niches,  
Et les gourmands sont leurs copains ;  
Leurs camarades les croient riches,  
Parce qu'ils se lavent les mains.

Ils frissonnent sous l'œil du maître,  
Son ombre les rend malheureux.  
Ces enfants n'auraient pas dû naître,  
L'enfance est trop dure pour eux !

Oh ! La leçon qui n'est pas sue,

Le devoir qui n'est pas fini !  
Une réprimande reçue,  
Le déshonneur d'être puni !

Tout leur est terreur et martyre :  
Le jour, c'est la cloche, et, le soir,  
Quand le maître enfin se retire,  
C'est le désert du grand dortoir ;

La lueur des lampes y tremble  
Sur les linceuls des lits de fer ;  
Le sifflet des dormeurs ressemble  
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres sommeillent,  
Faits au coucher de la prison,  
Ils pensent au dimanche, ils veillent  
Pour se rappeler la maison ;

Ils songent qu'ils dormaient naguères  
Douillettement ensevelis  
Dans les berceaux, et que les mères  
Les prenaient parfois dans leurs lits.

Ô mères, coupables absentes,  
Qu'alors vous leur paraissez loin !  
À ces créatures naissantes  
Il manque un indicible soin ;

On leur a donné les chemises,

Les couvertures qu'il leur faut :  
D'autres que vous les leur ont mises,  
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais, tout ingrates que vous êtes,  
Ils ne peuvent vous oublier,  
Et cachent leurs petites têtes,  
En sanglotant, sous l'oreiller.

René-François Sully Prudhomme (1839–1907)